

LA LIBRAIRIE DU XXI^e SIÈCLE

Collection
dirigée par Maurice Olender

Anne-Lise Stern

LE SAVOIR-DÉPORTÉ

Camps, histoire, psychanalyse

précédé de

Une vie à l'œuvre

PAR NADINE FRESCO
ET MARTINE LEIBOVICI

Éditions du Seuil

ISBN 978-2-02-106841-2

© ÉDITIONS DU SEUIL, JUIN 2004

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

www.seuil.com

Une vie à l'œuvre

par Nadine Fresco et Martine Leibovici

*À la mémoire de notre amie Sylvie Nerson Rousseau
(1948-2001)*

Naître, c'est naître après. « Pour tout un chacun des générations postnazies, la petite et la grande histoire se sont nouées dans la poubelle des camps. » La femme qui parle ainsi appartient, elle, à une génération précédente. Anne-Lise Stern avait en effet vingt-deux ans lorsqu'elle fut déportée à Auschwitz-Birkenau au printemps de 1944. Ce nouage entre le privé et le public a d'abord été pour elle une réalité. Quand, plus tard, elle est devenue psychanalyste, la confrontation de l'expérience du camp et de sa pratique clinique, de ce qu'elle avait vécu là-bas et de ce qu'elle a entendu ici, dans diverses institutions de soins et sur son divan, l'a conduite à élaborer la notion qui donne son titre à ce livre : le savoir-déporté. Élaboration étroitement liée à son engagement dans le mouvement lacanien dès le début des années cinquante. Ses interventions publiques, par la parole et par l'écriture, elles aussi indissolublement liées, se sont toujours adressées, en premier lieu, aux acteurs de ce courant psychanalytique en France. Ceux de sa génération et ceux des générations suivantes. Ceux à qui ses élaborations parlaient immédiatement et ceux qui ne voulaient, ne pouvaient rien, ou pas trop, en savoir ou en recevoir.

À eux en premier lieu, mais pas à eux seulement. Au fil du temps, il s'est trouvé toutes sortes de gens, nés de toutes sortes d'histoires, pour – comme elle dirait dans le proprement « annelisien » de sa façon de parler – attraper un bout de ce qu'elle raconte, avec sa manière bien particulière, libre des conventions académiques, d'accrocher, par exemple, tel passage d'un livre ou d'un article récemment paru, telles paroles entendues à la radio,

tels graffitis lus sur les murs – et de dévoiler le lien, souvent d'autant plus agissant qu'invisible, de ces fragments de l'actualité avec ce qu'elle appelle « la poubelle des camps ». Depuis 1979, deux fois par mois, Anne-Lise Stern tient à Paris – à la Maison des sciences de l'homme depuis 1992 – des séances appelées séminaire par ceux qui y assistent, qu'elle-même qualifie plutôt de recherche-témoignage. Elle y procède à un travail, comme elle dit encore, de lecture-montage-démontage, intitulé « Camps, histoire, psychanalyse – leur nouage dans l'actualité européenne ». La place qu'elle occupe, par ce travail, par ses prises de parole, par ses textes, est – c'est toujours elle qui parle – une place de « transmissionnaire ».

Elle n'est pas seule à le penser. Plusieurs personnes, à plusieurs reprises, depuis plusieurs années, lui ont suggéré de rassembler ses textes pour faire connaître ses élaborations à un public plus large que celui de son séminaire ou des revues de psychanalyse. Cette suggestion, il fallait, pour la faire passer à l'état de livre, y consacrer du temps. S'y engager pour de bon. S'y atteler personnellement. Et quoi de mieux qu'une paire – ici, les auteurs de cette présentation – pour un attelage ?



Naître, c'est naître de. Anne-Lise Stern vient de Mannheim, ville du pays de Bade où le Neckar, après avoir baigné Heidelberg, conflue avec le Rhin. Sa mère lui a donné naissance en juillet 1921 à Berlin, où habitent ses parents. L'année suivante, avec le bébé, elle rejoint son mari à Mannheim, dont celui-ci est originaire. S'étant rencontrés durant la guerre, elle infirmière, lui mobilisé comme médecin, ils se sont épousés dès la fin du conflit. Heinrich et Käthe Stern ont tous les deux vingt-huit ans à la naissance de leur fille.

« Naître de » signifie ici que c'est au sein d'un univers familial remarquable au sens propre, dans un contexte historique lui aussi bien particulier, qu'Anne-Lise a commencé à éprouver, penser et comprendre.

Les années entre

Les mêmes protestations pacifistes et internationalistes lancées, de part et d'autre du Rhin, par les partis socialistes jusqu'à la veille de la guerre – relire *Les Thibault* – n'ont pas empêché leurs représentants, sur les deux rives, de se précipiter, le même jour, dans un même consensus nationaliste. En effet, le 4 août 1914, à Paris, lecture est donnée devant les Chambres réunies d'un message du président Poincaré proclamant que la France « sera héroïquement défendue par tous ses fils, dont rien ne brisera devant l'ennemi l'union sacrée ». À Berlin, ce jour-là, les mots de l'empereur Guillaume II, en ouverture de la séance exceptionnelle du Reichstag – « *Ich kenne keine Parteien mehr, ich kenne nur noch Deutsche* » (Je ne connais plus de partis, je ne connais que des Allemands) – donnent le ton au *Burgfriede* (trêve politique) aussitôt décrété. Au nom de la discipline de parti, tous les députés du SPD (*Sozialdemokratische Partei Deutschlands* – Parti social-démocrate d'Allemagne) votent les crédits de guerre, alors que, la veille encore, quatorze voix parmi eux s'y étaient opposées. Celles des quatorze députés de la petite fraction révolutionnaire du SPD, bientôt appelés « spartakistes » du nom de leur bulletin *Spartakus*, demeurés fidèles aux engagements pacifistes de la II^e Internationale socialiste. Leurs chefs de file, Karl Liebknecht, Franz Mehring, Rosa Luxemburg, seront d'ailleurs longuement incarcérés durant le conflit. Alors que la situation et la tension intérieures se sont progressivement aggravées, en raison des revers militaires, de l'entrée en guerre des États-Unis et du renforcement du blocus, les spartakistes décident, en avril 1917, de rejoindre les rangs de l'USPD (*Unabhängige Sozialdemokratische Partei Deutschlands* – Parti social-démocrate indépendant d'Allemagne), que viennent de fonder les « centristes » du SPD, exclus de leur parti.

La nouvelle, à la fin de cette même année 1917, d'une révolution en Russie radicalise les déchirements, les anathèmes et les ruptures. Le dilemme – réforme ou révolution – ne cesse d'enflammer l'extrême gauche allemande. Faut-il rejoindre Lénine et

les bolcheviks ? Ne risque-t-on pas dès lors de se couper des masses, demeurées fidèles aux organes de la social-démocratie ? Parce que la situation en Russie est dramatique – guerre civile et armées étrangères sur fond de famine – et parce que le SPD est le plus puissant parti ouvrier d'Europe, les bolcheviks, eux, comptent bien sur le déclenchement d'une révolution en Allemagne. La situation insurrectionnelle de l'automne 1918 semble répondre à cet espoir, quand les marins de la flotte de guerre basés dans le port de Kiel se sabordent, le 3 novembre, refusant de retourner au combat et entraînant avec eux les ouvriers de la ville. Au cours des jours suivants, des « conseils d'ouvriers et de soldats » se mettent en place à travers le pays, dans lesquels le SPD est majoritaire. Tout s'accélère alors. Le 9 novembre, le mouvement atteint Berlin, Guillaume II abdique et la République est proclamée, qu'on appellera République de Weimar parce que c'est dans cette ville que sa Constitution est signée au printemps suivant. Le 11, jour de l'armistice, Rosa Luxemburg et les siens formalisent leur engagement dans un *Spartakusbund* (Ligue spartakiste) que vient rallier l'autre grande figure féminine de ce combat, Clara Zetkin. Alors âgée de cinquante ans, celle-ci avait dirigé au SPD, pendant près de vingt ans, l'organe féministe du parti, *Die Arbeiterin* (« La travailleuse »), devenu *Gleichheit* (« Égalité »)¹. Quelques semaines plus tard, le

1. Clara Zetkin (1857-1933), membre du SPD, était depuis 1907 secrétaire de l'Internationale des femmes socialistes. C'est elle qui, en 1910, proposa l'instauration d'une « journée des femmes » (bientôt le 8 mars), axée alors principalement sur la revendication du droit de vote pour les femmes. Elle adhéra à l'USPD en 1917 avant de participer à la fondation du KPD. – Louis Aragon termine son roman *Les Cloches de Bâle* (1934) en citant le discours qu'elle tint à Bâle, en novembre 1912, au Congrès international contre la guerre : « Si nous, les mères, nous inspirions à nos enfants la haine la plus profonde de la guerre, si nous implantions en eux dès leur plus tendre jeunesse le sentiment, la conscience de la fraternité socialiste, alors le temps viendrait où à l'heure du danger le plus pressant il n'y aurait pas sur terre de pouvoir capable d'arracher cet idéal de leurs cœurs » (Louis Aragon, *Les Cloches de Bâle*, Paris, Le Livre de poche, 1954, p. 422 et 436). – Sur <<http://www.dhm.de/lemo/html/biografien/ZetkinClara/>>, on peut entendre le discours qu'elle prononça vingt ans plus tard, comme doyenne du Parlement, à l'ouverture de la séance du Reichstag le 30 août 1932. Avant de laisser la parole au tout nouveau président du Parlement, Hermann Göring, elle dit son espoir de connaître un jour la joie, malgré son invalidité, d'ouvrir comme doyenne le premier congrès des conseils de l'Allemagne soviétique (« *in der*

30 décembre 1918, quittant l'USPD, ces spartakistes fondent, avec d'autres, le KPD (*Kommunistische Partei Deutschlands* – Parti communiste allemand). Mais le tout nouveau gouvernement social-démocrate, en même temps qu'il se débarrasse rapidement de l'encombrante appellation révolutionnaire de « conseils d'ouvriers et de soldats », fait donner l'armée à Berlin, le 11 janvier 1919, réprimant le mouvement spartakiste dans le sang. Le 15, Karl Liebknecht et Rosa Luxemburg sont assassinés². Leur journal, *Die rote Fahne* (« Le drapeau rouge »), qui a paru pour la première fois le 9 novembre, est interdit, leurs camarades traqués et réduits pour un temps à la clandestinité.

Les infirmes, les gueules cassées, les veuves, les orphelins : on pourrait décidément, comme en 14, se croire de l'autre côté du Rhin, les ruines en moins. À ceci près que l'Allemagne est vaincue et qu'elle subit, avec le traité de Versailles, signé en juin 1919, une humiliation sans bornes. À quoi vient s'ajouter une situation économique particulièrement instable : la folie inflationniste de 1923³, le chômage qui commence par diminuer avec l'aide américaine accordée l'année suivante puis remonte dramatiquement après la crise de 1929 et touche bientôt la moitié de la population active⁴. Écrasant le courant révolutionnaire alors qu'elle-même vient tout juste de naître, la République de Weimar aura à peine le temps d'être adolescente. On connaît la suite en forme de fin.

Hoffnung, trotz meiner jetzigen Invalidität das Glück zu erleben, als Alterspräsidentin den ersten Rätekongreß Sowjetdeutschlands zu eröffnen»). Clara Zetkin mourut l'année suivante à Moscou, le 20 juin 1933, deux jours avant l'interdiction du SPD en Allemagne.

2. Sur un tract signé « Les soldats du front », distribué au début du mois de janvier 1919, on lit que la patrie « n'est pas menacée de l'extérieur, mais de l'intérieur, par le rouge Spartakus. Abattez ses dirigeants ! Tuez Liebknecht ! Ensuite, vous aurez la paix, du travail et du pain ! » (cité par Lionel Richard, *La Vie quotidienne sous la République de Weimar. 1919-1933*, Paris, Hachette, 1983, p. 41). – Le corps de Rosa Luxemburg, jeté dans un canal après qu'elle eut été battue presque à mort et achevée, dit-on, dans une voiture, ne fut retrouvé que cinq mois plus tard, le 31 mai 1919 (*ibid.*, p. 42).

3. En novembre 1922, le dollar vaut 9 000 marks. En novembre 1923, un milliard de marks...

4. 11 % de la population active est au chômage en Allemagne en 1924, 18 % en 1926, 10 % en 1928, 45 % en 1932.

Mais ces années qui séparent la fin du II^e Reich de l'avènement du III^e constituent un moment foisonnant d'élaboration intellectuelle, d'inventivité sociale, d'expérimentation culturelle. D'exploration aussi, parfois, des liens entre les sphères publique et privée de la vie des hommes. Au sein du SPD, s'investissent surtout dans ces engagements ceux qui, ayant créé l'USPD en 1917 pour disposer d'une plus grande liberté d'action, refusent pour la même raison, en 1922, d'adhérer au Parti communiste, c'est-à-dire à la III^e Internationale fondée par Lénine. N'ayant nullement renoncé pour autant à leur ardent souhait de changer le monde, ils sont alors revenus au SPD. Leur action y est animée par l'idée d'un *Kultursozialismus* (socialisme culturel), qui doit permettre à chacun, aux ouvriers en particulier, de développer ses facultés mentales⁵. En 1921, le congrès du SPD avait d'ailleurs envisagé de mettre en tête de son nouveau programme politique la phrase suivante : « Le parti social-démocrate d'Allemagne est dans son essence même un parti culturel ; son objectif est le socialisme culturel, qui a pour condition le socialisme économique⁶. » Cette volonté de promouvoir un *Kultursozialismus* fait de ces militants politiques les héritiers revendiqués d'une tradition allemande de l'époque de l'*Aufklärung* (les Lumières) : la tradition de *Bildung* (formation), dans laquelle l'accession au savoir est aussi conçue comme l'acquisition d'une culture personnelle, d'une éducation morale et esthétique.

5. L'une des origines du *Kultursozialismus* se trouve dans l'œuvre de Ferdinand Lassalle, fondateur, en 1863, de l'*Allgemeiner Deutscher Arbeiterverein* (ADAV – Association générale des travailleurs allemands). En 1869, le père de Karl Liebknecht, Wilhelm Liebknecht, fondait avec August Bebel le parti marxiste *Sozialdemokratische Arbeiterpartei* (SDAP – Parti ouvrier social-démocrate). En 1875, la fusion de l'ADAV et du SDAP donna naissance au *Sozialistische Arbeiterpartei Deutschlands* (SAPD – Parti socialiste ouvrier d'Allemagne), qui devint, en 1890, le SPD. – Sur le *Kultursozialismus*, voir Danièle Ruthmann, *Vers une nouvelle culture social-démocrate. Conditions, objectifs et évolution de l'œuvre éducative réalisée par la social-démocratie allemande sous la République de Weimar de 1924 à 1933*, Francfort-sur-le-Main/Berne, Peter Lang Verlag, 1982.

6. « *Die sozialdemokratische Partei Deutschlands ist ihrem Wesen nach eine Kulturpartei ; ihr Ziel ist der Kultursozialismus, dessen Vorbedingung der Wirtschaftsozialismus ist* » (Actes du congrès du SPD, 1921, p. 316, cité *ibid.*, p. 173).

Aux yeux de certains, cette formation doit aller plus loin encore et inclure toutes les composantes de l'humain, donc la sexualité, telle qu'elle vient d'être théorisée par Sigmund Freud. Sur ce terrain aussi, la République de Weimar ose, invente, expérimente. Initiateur à la toute fin du XIX^e siècle d'une pétition, signée entre autres par Albert Einstein et Thomas Mann, qui demandait la dépénalisation de l'homosexualité, le Dr Magnus Hirschfeld ouvre à Berlin, dès 1919, le premier institut de sexologie. À Heidelberg, Frieda Reichmann met en place, en 1924, un sanatorium psychanalytique. Elle et son mari, Erich Fromm, élaborent avec Karl Landauer et Heinrich Meng le projet de ce qui deviendra en 1929 l'Institut psychanalytique de Francfort (le deuxième, après celui de Berlin, fondé neuf ans plus tôt). Ce qui constitue la « première entrée, même indirecte, de la psychanalyse dans une université⁷ » puisque cet institut est créé dans le cadre de l'*Institut für Sozialforschung* (Institut de recherches sociales), fondé à l'université de Francfort en 1923 par un groupe d'intellectuels – sociologues, juristes, philosophes – désireux de faire de la théorie de Marx un véritable outil de recherches empiriques sur la société. Max Horkheimer, qui prend la direction de l'Institut en 1931, Theodor Adorno, Friedrich Pollock, Leo Löwenthal et Herbert Marcuse forment ainsi la première génération de ce qu'on appellera par la suite l'école de Francfort⁸.

Dans un tel contexte, le corps aussi réclame ses droits. Celui des femmes en particulier, désormais délivrées de leurs corsets. En 1910 déjà, le chorégraphe Rudolf von Laban avait ouvert à

7. Rolf Wiggershaus, *L'École de Francfort. Histoire, développement, signification*, trad. de l'allemand par Lilyane Deroche-Gurcel, Paris, PUF, 1993, p. 54. – Karl Landauer (1887-1945), qui avait fait une analyse avec Freud en 1912 puis été l'analyste didacticien de Max Horkheimer, joua un rôle essentiel dans la mise sur pied de l'Institut de recherches sociales. Sur Karl Landauer, voir *infra*, p. 213-214. – Au début des années trente, Erich Fromm se rapprocha de Wilhelm Reich et fut avec lui à l'origine du « freudo-marxisme », qui s'efforçait de rapprocher la théorie freudienne des pulsions et la théorie marxienne de la lutte des classes.

8. Les efforts déployés par Heinrich Meng pour tenter de convaincre les chefs du mouvement communiste, rencontrés par l'intermédiaire de Clara Zetkin, « de l'importance de la psychanalyse pour la construction d'un monde socialiste », sont évoqués dans l'article d'Ernst Federn, « Sur les psychanalystes politiquement actifs », *Revue d'histoire de la psychanalyse*, n° 5, 1992, p. 37-43.

Munich une école de danse « absolue », qui rompait avec les contraintes de la technique du ballet⁹. Son élève, Mary Wigman, fonde sa propre école à Dresde en 1920, jetant les bases de la danse « expressive ». Dans le même temps, continuent de se répandre en Europe les innovations de l'Américaine Isadora Duncan. Découvrant les mouvements au lieu de les inventer, rejetant exercices à la barre, tutu et chaussons à pointes, on danserait désormais pieds nus, le corps libre dans un péplum ou sous des voiles légers. Cependant que le mouvement de jeunesse des *Wandervögel* (oiseaux migrateurs), fondé au tournant du siècle, continue d'entraîner un grand nombre de jeunes citadins dans de longues randonnées au cœur de la nature, où vivre leur propre besoin de liberté et de *Wahrhaftigkeit* (authenticité) loin du monde des adultes. La dérive vers le nazisme ou la récupération par celui-ci de certains de ces élans nouveaux n'ont pas encore eu lieu.

C'est dans cette atmosphère faite d'audace intellectuelle et d'engagement politique, avec le désir de comprendre et d'agir, dans cette conviction partagée que Marx et Freud ensemble vont aider à changer le monde, dans ce goût du plaisir, de la découverte, de la liberté du corps et de l'esprit, que vivent Heinrich et

9. À partir de 1913, Rudolf Laban de Varaljas, dit Rudolf von Laban (1879-1958), né à Bratislava, anima, à Ascona, dans le Tessin suisse, l'école de danse de Monte Verita. – Depuis les années 1880, le refus du monde moderne industrialisé et l'utopie d'une émancipation aux allures de paradis perdu avaient conduit, par vagues successives, des écrivains, artistes, théosophes, libertaires, socialistes, militants en rupture de ban à s'installer au bord du lac Majeur. La communauté de cette « Montagne de la Vérité », fondée en 1900 par un groupe d'anarchistes allemands, prônait le retour à la nature, le nudisme, la nourriture végétarienne, des relations sexuelles libres. Y vécurent, ou y séjournèrent brièvement, des gens tels que Kropotkine, Erich Mühsam, figure de la révolution allemande de 1918, assassiné par les nazis en 1934, le psychanalyste Otto Gross, Gropius, Klee et d'autres artistes du Bauhaus, Erich Maria Remarque et Hermann Hesse. – Voir les souvenirs de Mühsam sur Ascona et le regard souvent critique qu'il porte sur ses compatriotes végétariens installés au Monte Verita, dans Erich Mühsam, *Ascona, Bohème, Lettre à Sigmund Freud...*, textes rassemblés et présentés par Roland Lewin, trad. et notes d'Elke Albrecht et Suzanne Faisan, Quimperlé, La Digitale, 2002. Dans ce livre (p. 61-64) est reproduite une lettre à Freud, du 28 mai 1907, dans laquelle Mühsam lui dit avoir été « complètement guéri en l'espace de six semaines environ » par le Dr Otto Gross d'« une grave hystérie », avant de conclure : « Je ne voudrais surtout pas oublier que mon médecin n'aurait rien pu accomplir sans votre psychologie de génie. » – Anne-Lise Stern a séjourné quelque temps à Ascona après son retour du camp : « C'est là que j'ai récupéré la vie. »

Käthe Stern – et que se déroulent les années de *Bildung* de la petite Anne-Lise.

Une « Aufklärung » familiale

Heinrich – Heini pour ses proches –, qui a étudié la médecine à Heidelberg avant la guerre, exerce maintenant comme généraliste et comme psychiatre à son cabinet, en même temps qu'il pratique la médecine sociale au *Städtische Krankenhaus*, l'hôpital municipal de Mannheim, inauguré en 1922. Dans cette ville, qui compte alors environ 250 000 habitants, le Parti social-démocrate est, comme ailleurs en Allemagne, la plus ancienne formation politique. Cette même année, Käthe et Heini, qui militaient à l'USPD depuis quelque temps, adhèrent au SPD dans le même mouvement – refus de l'embrigadement communiste – qui conduit alors leurs aînés à y revenir. Quand, aux élections de 1928, le SPD l'emporte pour la première fois à Mannheim, Heini entre au conseil municipal. Sous l'impulsion du nouveau maire, Hermann Heimerich, on entreprend aussitôt la construction de logements ouvriers, conçus dans l'esprit des innovations architecturales du temps. Une nouvelle impulsion est donnée aux activités sociales et culturelles, pratiques déjà anciennes en Allemagne, où les premières associations « culturelles » de travailleurs avaient vu le jour dans les années 1830. Sous l'Empire, la gauche avait tenté de faire exister une culture alternative à celle de la bourgeoisie au pouvoir en incitant les prolétaires à fréquenter les lieux de culture fondés par ses partis. L'effort de *Bildung* du prolétariat par les productions artistiques d'avant-garde, notamment en peinture, constituait alors, en effet, pour les sociaux-démocrates un véritable enjeu de lutte des classes. Avec leur arrivée au pouvoir au lendemain de la guerre, le débat sur les choix opposés – réforme ou révolution – d'une même volonté d'émancipation de la classe ouvrière aviva aussitôt la tension entre liberté de l'art et politique culturelle d'État¹⁰.

10. Ces remarques sont reprises d'une communication de Pascale Laborier, « Les sociaux-démocrates allemands : entre liberté de l'art et réformes de l'administration

Au niveau municipal, les initiatives des élus se trouvent beaucoup moins entravées que la direction nationale du SPD par les enjeux de ces débats. À Mannheim, la direction de la *Volkshochschule* (université du peuple) fondée en 1899, est confiée à un homme de vingt-sept ans, Paul Eppstein¹¹. Sur la base d'une conviction en forme de slogan – *Wissen ist Macht* (le savoir est un pouvoir) –, cette école de formation pour adultes dispense des cours du soir, d'une manière pratique et théorique qui s'efforce de répondre au désir d'apprendre mais aussi aux difficultés immédiates¹². Sa mission de *Bildungsarbeit* (travail de

culturelle fédérale », faite au colloque *Les Siècles des socialismes. Perspectives européennes*, université de Bourgogne, Dijon, 27-29 novembre 2003.

11. Ce qu'il advint de Paul Eppstein, jusqu'après sa mort, constitue un exemple particulièrement éloquent de l'abomination nazie. – À Berlin, où il vit depuis 1934, Eppstein est un membre actif de l'Organisation des juifs d'Allemagne mise sur pied peu après l'arrivée de Hitler au pouvoir et que, selon Hilberg, la *Sicherheits Polizei* (Police de sécurité) tranforme, en 1939, en un « rouage essentiel du mécanisme allemand de la déportation » (Raul Hilberg, *La Destruction des juifs d'Europe*, trad. de l'anglais par Marie-France de Paloméra et André Charpentier, Paris, Fayard, 1988, p. 161). En janvier 1943, les dirigeants de cette Organisation, dont Eppstein, sont déportés à leur tour, au camp de Theresienstadt (Tchécoslovaquie), à la fois camp de transit vers Auschwitz et ghetto pour les juifs allemands âgés, médaillés de la guerre ou personnalités connues. Eppstein y dirige un temps le *Judenrat* (conseil juif), destiné, ici comme dans les autres ghettos, à placer les responsables juifs dans la position proprement intenable d'auxiliaires de la destruction. – Cette question déclencha une très vive polémique à la parution du livre de Hannah Arendt, *Eichmann à Jérusalem. Rapport sur la banalité du mal* (1963 ; trad. française, 1966), dans lequel elle dénonce, au chapitre VII, la « coopération » des *Judenräte* au « travail de la police et de l'administration » nazis (*Eichmann à Jérusalem*, trad. de l'anglais par Anne Guérin, revue par Michelle-Irène Brudny de Launay, révisée par Martine Leibovici, Paris, Gallimard, coll. « Quarto », 2002, p. 1131. Ce volume, édité sous la direction de Pierre Bouretz, comprend également la version intégrale d'un autre livre d'Arendt, *Les Origines du totalitarisme*). Dans une lettre du 23 juin 1963, où il dit à Arendt sa « douleur » face à ce qu'il considère comme son « insensibilité » et sa « désinvolture », Gershom Scholem rappelle l'exécution d'Eppstein en 1944, un meurtre dont « la raison est assez claire : il avait précisément fait ce que selon vous il pouvait être à même de faire sans danger sérieux – il a dit aux gens de Theresienstadt ce qui les attendait à Auschwitz. Mais vingt-quatre heures plus tard il était exécuté » (lettre reproduite dans *Eichmann à Jérusalem, op. cit.*, « Correspondance et dossier critique », p. 1342-1348). Pour une analyse des questions posées par Hannah Arendt au sujet de ces « conseils juifs », voir Martine Leibovici, *Hannah Arendt, une Juive. Expérience, politique et histoire*, Paris, Desclée de Brouwer, 1998, p. 423-467).

12. Voir Andrea Hoffend, *Wissen ist Macht. 125 Jahre sozialdemokratische Bildungsarbeit in Mannheim* (« Le savoir est un pouvoir. 125 années de travail de formation

formation) des ouvriers doit en effet prendre en compte le fait que bientôt un tiers d'entre eux se trouvent au chômage. On y enseigne des techniques d'artisanat, des langues. On y organise des conférences sur la politique, l'économie, la peinture, la musique, des projections de films, des activités sportives¹³. Diplômé en sociologie de l'université de Heidelberg, Eppstein initie lui-même les ouvriers de Mannheim à la philosophie et à la science politique. Quant à Heinrich Stern, c'est de Freud et de la psychanalyse qu'il vient parfois leur parler, après sa consultation, en même temps qu'il répond à leurs nombreuses interrogations sur la sexualité et la contraception. Pour leur éviter l'embarras qu'ils éprouvent à prendre la parole sur un tel sujet, il fait circuler un chapeau où chacun peut mettre une question écrite, à laquelle Heini répond alors sans que les autres sachent qui l'a posée.

Inaugurée en 1907 à l'occasion du 300^e anniversaire de la fondation de la ville, la *Kunsthalle*, le musée de Mannheim, connaît elle aussi une nouvelle dynamique avec la nomination comme directeur, en 1923, de Gustav Hartlaub, historien de l'art¹⁴. Sous son impulsion, le musée devient un des lieux de culture et de *Bildung* les plus avant-gardistes d'Allemagne. Y sont exposés les œuvres d'Edward Munch, James Ensor, Robert Delaunay, et les travaux du Bauhaus. C'est d'ailleurs Hartlaub lui-même qui donne au tout nouveau courant pictural le nom, qui lui restera,

social-démocrate à Mannheim »), hrsg. vom sozialdemokratischen Bildungsverein Mannheim, s.d. [après 1984].

13. Sur les différences de conception à l'intérieur du SPD entre les universités populaires et les universités pour ouvriers, voir Danièle Ruthmann, *Vers une nouvelle culture social-démocrate*, *op. cit.*, p. 20-23.

14. Son fils, Felix Hartlaub, né à Mannheim en 1913, fut affecté, comme soldat de la Wehrmacht, auprès d'une commission d'archives du Quai d'Orsay à Paris. Le journal qu'il tint alors a été publié sous le titre *Paris 1941. Journal et correspondance (extraits)*, trad. de l'allemand par Jean-Claude Rambach, préface de Paul Nizon, Malakoff-Arles, Solin-Actes sud, 1999. De 1942 à 1945, Felix Hartlaub fut intégré successivement aux quartiers généraux de Hitler (en Ukraine et Prusse-Orientale), au service du « journal de guerre » du commandement général de la Wehrmacht et au « nid d'aigle » du Führer à Berchtesgaden. On perd sa trace en avril 1945 dans les ruines de Berlin. – Dans son livre *Dora Bruder* (Paris, Gallimard, 1997), Patrick Modiano évoque, p. 94-96, la figure de Felix Hartlaub.

de *Neue Sachlichkeit* (Nouvelle Objectivité), pour l'exposition qu'il inaugure le 14 juin 1925¹⁵. « Nous voulons les choses toutes nues, nous les voulons très claires, presque sans art », explique Otto Dix, qui est alors, avec Max Beckmann et Georg Grosz, le plus représentatif de l'aile gauche de ce courant. Dans un pays qui se relève tout juste de la guerre, ces peintres, opposés aux démarches subjectives des expressionnistes, expriment leur engagement social par le réalisme de leurs toiles, qu'un critique visitant l'exposition qualifie d'« illustrations socialistes de la pire espèce »¹⁶.

Comme nombre de jeunes hommes et femmes participant aux démarches innovantes de cette période, Heini et Käthe Stern sont juifs. Comme eux, ils appartiennent à une deuxième, parfois déjà troisième génération de citoyens. Jusqu'en 1933, les juifs continuent souvent d'occuper des fonctions d'intermédiaire entre la ville et la campagne, par exemple comme maquignons, mais dès 1871, dans le nouveau Reich fédéré sous direction prussienne, le chancelier Bismarck avait concouru à leur ascension sociale en étendant à l'ensemble des juifs d'Allemagne – 1 % de la population du Reich – le bénéfice de l'édit, publié deux ans plus tôt, qui abolissait les dernières « restrictions aux droits civils et politiques découlant de la différence de confession religieuse¹⁷ ». Cette ascension se traduisit notamment par un mouvement de migration vers les villes où, s'intégrant à la classe moyenne aisée, des juifs embrassèrent fréquemment les professions de médecin et d'avocat. Sans avoir accès cependant à toutes les carrières, notamment dans la fonction publique, ce qui ne leur fut accordé qu'avec l'avènement de la république.

15. Sur les composantes et les complexités de la Nouvelle Objectivité, voir l'ouvrage illustré de John Willett, *L'Esprit de Weimar. Avant-gardes et politique. 1917-1933*, trad. de l'anglais par Christian Clerc, extraits originaux trad. du russe et de l'allemand par Olivier Mannoni, Paris, Seuil, 1991, notamment p. 99-180.

16. Du 15 février au 11 mai 2003, le musée de Grenoble a consacré une exposition aux œuvres sur papier de la Nouvelle Objectivité. Les deux citations sont extraites du catalogue de cette exposition.

17. Cité par Ruth Gay, *The Jews of Germany. A Historical Portrait*, New Haven-Londres, Yale University Press, 1992, p. 161.

Anne-Lise n'est jamais entrée dans une synagogue et n'a pas souvenir que ses parents y aient mis les pieds. Les Stern n'entretiennent aucune relation avec les instances de la communauté juive de la ville, d'ailleurs la plus importante, numériquement, du pays de Bade. De même que Heini n'est pas membre de la respectable *jüdische Ärzteschaft* de Mannheim, l'association des médecins juifs. Aucune pratique religieuse à la maison. Aucune tradition non plus, même culinaire. Seule exception, durant la période de la Pâque juive, celle du *matzekaffè*, morceaux de pain azyme qu'on écrase dans une tasse avant de les arroser de sucre et de café. Une telle assimilation, largement répandue, n'empêche nullement que chacun sache fort bien qui est juif parmi ces Allemands que strictement rien ne distingue de leurs compatriotes. Un savoir, et un fait, qu'on vit comme étant, à la fois, sans problème et sans importance. À Mannheim, à Heidelberg, à Francfort, nombre d'amis des Stern sont d'ailleurs juifs, nombre de collègues, de camarades du parti pour les parents, de l'école pour Anne-Lise. Mais cela ne compte pas. On porte son regard vers l'avenir, non vers la tradition. Le passé auquel on se sent lié est uniquement celui du combat pour l'émancipation. On n'est pas juif, on est socialiste.

Une des marques de cette volonté d'émancipation qui anime la République de Weimar et répond aux revendications de Clara Zetkin, et d'autres, est l'attribution du droit de vote aux femmes en 1919 (à la différence de la France, où il ne leur est accordé qu'au lendemain de la guerre suivante). Pour Käthe Stern, cependant, une telle émancipation est déjà une évidence familiale. Sa mère, Regina Ruben – « mon énorme grand-mère », se souvient Anne-Lise – est née en 1859. Institutrice avant son mariage, elle contribue aux besoins du ménage (car l'activité artisanale de son mari n'y suffit pas) en traduisant du néerlandais des livres pour enfants et des textes de Multatuli, tout en élevant ses trois filles¹⁸. Elle est membre du SPD, où elle est proche de Clara

18. Multatuli (en latin « j'ai beaucoup souffert ») est le pseudonyme sous lequel l'écrivain néerlandais Eduard Douwes Dekker (1820-1887) écrit un roman autobiographique, *Max Havelaar*, qui dénonçait l'oppression coloniale néerlandaise à Java.

Zetkin, son aînée de deux ans. En 1906, elle consacre une petite brochure à Mathilde Franziska Anneke (1817-1884), militante socialiste et féministe de la révolution allemande de 1848¹⁹. Lorsque, le 18 février 1916, un an jour pour jour après son incarcération à Berlin, Rosa Luxemburg est libérée, plus d'un millier de femmes du SPD viennent l'accueillir devant la prison de la Barminstraße. Parmi elles, Regina, que Rosa remercie pour ses « paroles d'amitié », probablement prononcées ce jour-là devant la prison²⁰. Et quand, peu après, lors de la manifestation du 1^{er} mai, Karl Liebknecht est à son tour arrêté pour avoir crié : « À bas la guerre ! À bas le gouvernement ! » – il restera incarcéré jusqu'en octobre 1918 –, Regina Ruben est au nombre de ceux qui le remplacent à la direction du mouvement spartakiste²¹.

Des trois filles de Regina, c'est à la seule aînée, Martha, qu'est octroyé, pour raisons économiques, le privilège d'entreprendre des études. Elle devient médecin, plus précisément gynécologue. Elle, c'est directement au KPD, le Parti communiste, qu'elle a adhéré. Elle y a rencontré son mari, Lothar Wolff, lui aussi gyné-

Voir Multatuli, *Max Havelaar ou les Ventes de café de la compagnie commerciale des Pays-Bas*, trad. du néerlandais et préfacé par Philippe Noble, Arles, Actes Sud, 1991.

19. Regina Ruben, *Mathilde Franziska Anneke, die erste grosse deutsche Verfechterin des Frauenstimmrechts* (« la première grande défenseure allemande du droit de vote des femmes »), Hambourg, R. Ruben, 1906, 32 p.

20. « Chère camarade, Je vous remercie de tout cœur de vos paroles d'amitié à l'occasion de ma libération. Je suis rendue à la "liberté" en éprouvant une grande envie de travailler et j'espère ne pas vous décevoir, vous et d'autres camarades. Avec mes sentiments les meilleurs » (lettre du 25 février 1916 à Regina Ruben, in Rosa Luxemburg, *J'étais, je suis, je serai ! Correspondance, 1914-1919*, textes réunis, traduits et annotés, sous la direction de Georges Haupt, par Gilbert Badia *et al.*, Paris, Maspero, 1977, p. 121-122). – Dans une lettre écrite trois jours plus tard à Clara Zetkin, Rosa évoque cet accueil, qui l'a « totalement stupéfiée et remplie de confusion » (28 février 1916, *ibid.*, p. 123, n. 8) et dont elle lui reparle, plus longuement, au début du mois de mars : « À plus de mille elles sont venues me prendre à la sortie, et puis elles sont arrivées en masse chez moi, dans l'appartement, pour me serrer la main. Mon appartement était et est encore bourré de leurs cadeaux. [...] J'en sangloterais de confusion et ce qui me console c'est uniquement la pensée que, dans ce cas, je ne suis rien d'autre que le mât auquel elles ont accroché le drapeau de leur enthousiasme pour la lutte en général » (9 mars 1916, *ibid.*, p. 123-124).

21. *Ibid.*, p. 400-401. Au mur de la chambre d'Anne-Lise à Mannheim était accrochée la gravure de Käthe Kollwitz (1867-1945) représentant Liebknecht sur son lit de mort, devant lequel des ouvriers sont venus s'incliner.

